

## L'INTELLIGENCE RÉVOLUTIONNAIRE

Le marquis  
DE SADE (1740-1814)

Jamais homme ne fut plus craint, plus méprisé et détesté que celui qu'on nomme le divin Marquis. Il fut, et il reste, le plus redouté des philosophes. Parce qu'il ne connut jamais de barrière à son délire de liberté, parce que son génie dévoila sans pudeur tous les instincts humains et dénonça les hypocrites rapports de l'homme avec ses semblables, parce qu'il élabora le système capable de rendre aux humains des deux sexes leur liberté naturelle et de leur permettre une véritable vie commune, Sade fut persécuté pendant toute sa vie, et, depuis plus d'un siècle, ses œuvres de vérité et d'audace sont frappées d'interdit.

Il est extrêmement difficile de démêler à travers le tissu d'accusations mensongères dont il fut l'objet, la vie véritable de Sade. La société tout entière semble toujours s'être liguée contre lui. Aucune preuve n'a jamais pu être donnée de la gravité des délits qui le firent successivement emprisonner à Vincennes, à Saumur, à Lyon, à Miolans, à Aix, à la Coste et à la Bastille (1). Il fut condamné à mort en 1772 pour ce qu'on nomma l'affaire de Marseille, dans laquelle son innocence est démontrée. Le jugement fut cassé en 1778, mais sa belle-mère obtint qu'il ne soit pas libéré (2).

En 1789, le marquis de Sade est à la Bastille depuis cinq ans. Il écrivait déjà en 1788 : « Une grande Révolution se prépare dans notre patrie : la France est lasse des crimes de nos souverains, de leurs

(1) Sade passa vingt-sept ans en prison.

(2) Il nous faut faire ici justice de la légende qui veut que Sade ait été arrêté et incarcéré en 1793 pour avoir intercédé en faveur de ses beaux-parents. Rien ne prouve d'abord que ces derniers aient été directement et gravement menacés. Puis, le crédit de Sade n'était pas si grand. Et enfin, tout laisse à penser que cette famille d'aristocrates a fait ce qu'elle a pu pour préserver la mémoire du marquis de l'accusation bien plus grave à ses yeux que toutes les autres d'une volonté révolutionnaire sincère et implacable. Le reste peut passer pour du libertinage et fut en général fort bien porté au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cela n'entache pas l'honneur. Ce qui est impossible, vraiment, profondément immoral, c'est de renier les siens au nom d'on ne sait quels principes séditions.

D'ailleurs, il ne faut pas connaître l'esprit de Sade pour le supposer capable de rendre le bien pour le mal, capable de plaider pour celle qui, par une lettre de cachet, le fit demeurer douze ans en prison.

cruautés, de leurs débauches et de leurs folies ; elle est lasse du despotisme, et elle va rompre ses liens. » Il développait dans sa prison les principes révolutionnaires. Il attaquait avec la dernière violence, dans ses écrits, la Royauté et le Clergé et s'efforçait de ruiner l'idée de Dieu et la morale chrétienne qui ont toujours obligé l'homme à accepter avec résignation un état qui l'opprime et à être l'esclave des maîtres et des préjugés les plus imbéciles.

Le 2 juillet 1789, il s'avise de fabriquer un porte-voix et de crier aux passants, du haut des tours de la Bastille, qu'on égorge les prisonniers. Il lance des papiers appelant le peuple à leur secours et provoque si bien l'effervescence dans la rue que le gouverneur de la Bastille obtient qu'il soit transféré le 4 juillet à Charenton.

L'Assemblée Constituante lui rendit la liberté, le 23 mars 1790. Il prend alors une part active à la Révolution. Il devient secrétaire de la Section des Piques. Fervent admirateur de Robespierre et de Marat, mais ennemi décidé de la peine de mort, il fut considéré comme suspect et emprisonné le 6 décembre 1793. Par un singulier destin, il fut relâché le 9 Thermidor, à la chute de son idole.

Matérialiste convaincu, Sade croit que « le pouvoir de détruire n'est pas accordé à l'homme ; il a tout au plus celui de varier des formes, mais il n'a pas celui de les anéantir. » La peine de mort, d'après lui, ne saurait se justifier car la loi, au contraire de l'homme, agit sans passion : « L'homme reçoit de la nature les impressions qui peuvent lui faire pardonner cette action (de meurtre), et la loi, au contraire, toujours en opposition à la nature et ne recevant rien d'elle, ne peut être autorisée à se permettre les mêmes écarts ; n'ayant pas les mêmes motifs, il est impossible qu'elle ait les mêmes droits. »

Agé de presque soixante ans, Sade paraît pouvoir finir en paix une vie terriblement agitée. Mais il n'y peut tenir contre Bonaparte, le tyran en herbe. Il écrit alors « Zoloé et ses deux acolytes », pamphlet d'une violence inouïe contre le Premier Consul, Joséphine, Tallien, Barras et Visconti. Aucun éditeur n'acceptant cet ouvrage, il fut obligé de le faire imprimer lui-même. Arrêté et incarcéré en 1801, à Sainte-Pélagie, il fut transféré peu de temps après à Bicêtre, puis à Charenton. C'est dans cet asile de fous que meurt, le 2 décembre 1814, en pleine possession de sa raison, ce précurseur de Proudhon, de Fourier, de Darwin, de Malthus, de Spencer et aussi de toute la psychiatrie moderne, cet apôtre de la liberté la plus absolue, qui voulut que tous les hommes remontassent le cours de leurs instincts et de leur pensée afin d'avoir le courage de se considérer tels qu'ils sont et de ne se plier qu'à des nécessités réelles.

Paul ELUARD.

## EXTRAITS

## L'ÉGALITÉ

La Nature nous a fait naître tous égaux, Thérèse ; si le sort se plaît à déranger ce premier plan des lois générales, c'est à nous d'en corriger les caprices et de réparer, par notre adresse, les usurpations du plus fort. J'aime à les entendre, ces gens riches, ces gens titrés, ces Magistrats, ces Prêtres, j'aime à les voir nous prêcher la vertu ! Il est bien difficile de se garantir du vol, quand on a trois fois plus qu'il ne faut pour vivre ; bien malaisé de ne jamais concevoir le meurtre, quand on n'est entouré que d'adulateurs ou d'esclaves dont nos volontés sont les lois ; bien pénibles, en vérité, d'être tempérant et sobre, quand on est à chaque heure entouré des mets les plus succulents ; ils ont bien du mal à être sincères, quand il ne se présente pour eux aucun intérêt de mentir !... Mais nous, Thérèse, nous que cette Providence barbare, dont tu as la folie de faire ton idole, a condamnés à ramper dans l'humiliation comme le serpent dans l'herbe ; nous qu'on ne voit qu'avec dédain, parce que nous sommes pauvres ; qu'on tyrannise, parce que nous sommes faibles ; nous, dont les lèvres ne sont abreuvées que de fiel, et dont les pas ne pressent que des ronces, tu veux que nous nous défendions du crime quand sa main seule nous ouvre la porte de la vie, nous y maintient, nous y conserve, et nous empêche de la perdre ? Tu veux que perpétuellement soumis et dégradés, pendant que cette classe qui nous maîtrise a pour elle toutes les faveurs de la fortune, nous ne nous réservions que la peine, l'abattement et la douleur, que le besoin et que les larmes, que les flétrissures et l'échafaud ? Non, non, Thérèse, non ; ou cette Providence que tu réveres n'est faite que pour nos mépris, ou ce ne sont point là ses volontés. Connais-la mieux, mon enfant, et convainc-toi que dès qu'elle nous place dans une situation où le mal nous devient nécessaire, et qu'elle nous laisse en même temps la possibilité de l'exercer, c'est que ce mal sert à ses lois comme le bien, et qu'elle gagne autant à l'un qu'à l'autre ; l'état où elle nous a créés, est l'égalité ; celui qui le dérange n'est pas plus coupable que celui qui cherche à le rétablir ; tous deux agissent d'après les impulsions reçues, tous deux doivent les suivre et jouir.....

## DE L'OBJECTIVITÉ

Il est, prétends-tu, singulier que des choses sales et crapuleuses puissent produire dans nos sens l'irritation essentielle au complément de leur délire ; mais avant que de s'étonner de cela, il faudrait sentir, chère Thérèse, que les objets n'ont de prix à nos yeux que celui qu'y met notre imagination ; il est donc très possible, d'après cette vérité constante,

que non seulement les choses les plus bizarres, mais même les plus viles et les plus affreuses, puissent nous affecter très sensiblement. L'imagination de l'homme est une faculté de son esprit où vont, par l'organe des sens, se peindre, se modifier les objets et se former ensuite les pensées, en raison du premier aperçu de ces objets. Mais cette imagination, résultative elle-même de l'espèce d'organisation dont est doué l'homme, n'adopte les objets reçus que de telle ou telle manière, et ne crée ensuite les pensées que d'après les effets produits par le choc des objets aperçus. Qu'une comparaison facilite à tes yeux ce que j'expose. N'as-tu pas vu, Thérèse, des miroirs de formes différentes ? quelques-uns qui diminuent les objets, d'autres qui les grandissent ; ceux-ci qui les rendent affreux ; ceux-là qui leur prêtent des charmes ? T'imagines-tu maintenant que si chacune de ces glaces unissait la faculté créatrice à la faculté objective, elle ne donnerait pas, du même homme qui se serait regardé dans elle, un portrait tout à fait différent ? et ce portrait ne serait-il pas en raison de la manière dont elle aurait perçu l'objet ? Si aux deux facultés que nous venons de prêter à cette glace, elle joignait maintenant celle de la sensibilité, n'aurait-elle pas pour cet homme vu par elle, de telle ou telle manière, l'espèce de sentiment qu'il lui serait possible de concevoir pour la sorte d'être qu'elle aurait aperçu ? La glace qui l'aurait vu beau, l'aimerait ; celle qui l'aurait vu affreux, le haïrait ; et ce serait pourtant toujours le même individu.....

(Justine ou les Malheurs de la Vertu)

## SUR LA MORT DE MARAT

Scévola, Brutus, votre seul mérite fut de vous armer un moment pour trancher les jours de deux despotes, une heure au plus votre patriotisme a brillé ; mais toi, Marat, par quel chemin plus difficile tu parcourus la carrière de l'homme libre ! Que d'épines entravèrent ta route avant que d'atteindre le but. C'était au milieu des tyrans que tu nous parlais de liberté ; peu faits encore au nom sacré de cette déesse, tu l'adorais avant que nous la connussions : les poignards de Machiavel s'agitaient en vain sur ta tête sans que ton front auguste en parût altéré : Scévola et Brutus menaçaient chacun leurs tyrans, ton âme bien plus grande, voulait immoler à la fois tous ceux qui surchargeaient la terre et des esclaves t'accusaient d'aimer le sang ! Grand homme, c'était leur leur que tu voulais répandre. Tu ne te montrais prodigue de celui-là que pour épargner celui du peuple : avec autant d'ennemis ne devais-tu pas succomber ? Tu désignais les traîtres, la trahison devait te frapper.

Sexe timide et doux, comment se fait-il que vos mains délicates aient saisi le poignard que la sédition aiguësait ? Ah ! votre empressement à venir je-